

## Le romantique automne de Lord BYRON.

2007  
0  
0  
8  
**Concerts  
Classiques  
d'Épinal**



En ce premier jour d'un automne aussi chaud qu'un quatorze Juillet, la 61ème saison des "CONCERTS CLASSIQUES" s'est ouverte par le retour apprécié de l'Orchestre National de LORRAINE. Son chef non moins apprécié, Jacques MERCIER, avait choisi comme fil directeur de son programme, le héros romantique. Qui mieux que Lord BYRON pourrait symboliser l'archétype de la littérature et de la production musicale de l'époque ? Plus médiatique et admiré que ne le seront, plus tard, ses clones: un Rudolf VALENTINO ou un Boris VIAN, BYRON ne fut pas seulement l'humanitaire idéaliste volant au secours de "l'enfant grec" de Victor HUGO, mais surtout une source d'inspiration pour les musiciens en recherche de symboles. Deux figures emblématiques étaient proposées aux mélomanes vosgiens: le MANFRED de Robert SCHUMANN et le HAROLD du bouillant HECTOR BERLIOZ.

Pourquoi SCHUMANN s'est-il identifié à ce MANFRED marginal, frère incestueux, recherchant le pardon de son crime dans la quête de la bien-aimée, jusqu'aux portes de la mort ? La rédemption par l'amour et la mort n'appartient pas seulement à la théologie wagnérienne mais aux esprits tourmentés de la génération romantique. Du poème dramatique de BYRON- SCHUMANN les orchestres n'ont retenu que l'ouverture, laquelle synthétise les thèmes dramatiques du héros dans une ambiance de mi bémol angoissant. Cette solide page schumannienne, bien charpentée, a été traduite par la formation lorraine très attentive aux nuances contrastées qui agitent l'âme de Robert et que Jacques MERCIER a su organiser selon un dramatisme croissant.

L'autre référence byronienne, cet HAROLD en Italie choyé par BERLIOZ, possède une stature d'une tout autre ampleur. Cette exaltante composition (est-ce une symphonie, ou un poème symphonique, ou un concerto pour alto obligato, ou une musique de scène ?) a servi d'exutoire à tous les phantasmes du génial HECTOR, éternel pèlerin mu par une idée fixe...

Tel TANNHÄUSER, HAROLD pérégrine comme les repentants, en une marche mendelssohnienne à peine déguisée; HAROLD en chemin, n'ira pas à CANOSSA mais sur les sentes des ABRUZZES, il trouvera les accents de la mélodie dédiée à l'immortelle bien-aimée, ex Harriet SIMPSON, chantée par un éloquent cor anglais. Mais, contrairement à TANNHÄUSER, HAROLD n'aura pas la consolation de voir reverdir son bâton de pèlerin, et il retombera dans les délicieuses fantasmagories d'un VENUSBERG passionnant et passionné!

Jacques MERCIER a su broser de main de maître (et à mains nues) cette vaste et tumultueuse fresque berliozienne au cœur de laquelle l'orchestre se bat et se débat dans une écriture rigoureuse, originale, inventive et, in fine, somptueuse avec force cuivres et moult percussions.

Émergeant de ces flots impétueux, l'alto soliste poursuit, lui aussi, un parcours accidenté, agrémenté de quelques larges envolées lyriques. Pierre LENERT, (très beau son dans le grave, éloquent dans le médium) était à la tâche. Jacques MERCIER a eu l'heureuse idée de le faire voyager dans l'espace: tantôt au pied de la harpe, tantôt au côté du chef, puis derrière le mobilier des contrebasses, enfin en coulisses. Un essai de stéréophonie spatiale telle que BERLIOZ lui-même l'eut souhaité pour sa "Messe des Morts". Cet HAROLD très byronien a constitué le sommet de la soirée.

Certes, l'automne a longtemps et souvent inspiré des regrets aux musiciens romantiques. L'automne de la vie pour un BÉLA BARTÓK, pourtant si ardent à la tâche, ne lui a pas laissé le temps d'achever son concerto pour alto présenté ici par l'excellent Pierre LENERT. Une œuvre inégale et posthume, certes un peu défigurée par le travail sérieux mais craintif de TIBOR SERLY, procureur testamentaire qui mit deux ans à réorchestrer la partition. Tout le mérite de l'œuvre revient à l'altiste confronté à une écriture savante mais bien adaptée à l'instrument. Seule la partie orchestrale, par instants très

succincte, paraît assez pauvre. Heureusement, le perpetuum mobile à la hongroise, brille comme un bref rais de lumière sur une composition assez sombre et probablement prémonitoire.

L'automne rayonnant de la Saint- Maurice avait peut-être attiré beaucoup d'abonnés des "CONCERTS CLASSIQUES" vers d'autres horizons.. Dommage pour la phalange lorraine qui n'a pas démerité, desservie qu'elle fut par l'acoustique sèche du hangar- auditorium spinalien. Il est certain que le même programme, donné dans la salle de L'ARSENAL messin, acquiert une autre dimension et une tout autre qualité d'audition.

P. J.